

Sommaire

Préface	
D'Ani à Ani-Pemza 1998-2012. Remarques sur une mission transfrontalière dans le vilayet de Kars, le Širak et l'Aragacotn, <i>par Jean-Pierre Mahé</i>	9
Avant-propos	39
Historique de la mission, <i>par Isabelle Augé et Ani T. Baladian</i>	43
Historique de la région, <i>par Isabelle Augé</i>	53
Monuments de la haute vallée de l'Axurean.....	81
Le site fortifié de Vahramaberd, <i>par Philippe Dangles</i>	85
Le site fortifié de Tirašen, <i>par Philippe Dangles</i>	89
Le village abandonné de Vahramaberd, <i>par Ani T. Baladian</i>	97
Au pied du site fortifié de Tirašen	104
L'église basse, <i>par Michel Dupin</i>	
Les églises du lac, <i>par Michel Dupin</i>	
Les fragments sculptés, <i>par Ani T. Baladian</i>	
Les inscriptions lapidaires, <i>par Ani T. Baladian</i>	
La vallée des croix, <i>par Ani T. Baladian</i>	
Les xač'k'ars, <i>par Ani T. Baladian</i>	
De l'église au fortin	
Le site d'Axurik, <i>par Philippe Dangles</i>	147
Le site Aralık / Erazgawors, <i>par Philippe Dangles</i>	161
L'église d'Anušavan, <i>par Philippe Dangles</i>	181
Gusanagiwl face à Tignis, <i>par Philippe Dangles</i>	189
Le site fortifié de Daštadem, <i>par Philippe Dangles (avec Isabelle Augé et Ani T. Baladian, pour l'étude des sources littéraires, photographiques et épigraphiques)</i>	211
Annexe 1 : Synthèse des travaux de la mission arménienne 2015, <i>par H. Melkonyan et A. Babajanyan</i>	289
Annexe 2 : Y. Šahxat'unyanc', <i>traduit par Jean-Pierre Mahé</i>	295
Le complexe monumental d'Aruč, <i>par Philippe Dangles (avec Isabelle Augé et Ani T. Baladian pour l'étude des sources littéraires, photographiques et épigraphiques)</i>	301
Mobilier céramique des sites d'Erazgawors et de Daštadem, <i>par Julie Monchamp</i> ..	321
Conclusion.....	335
Bibliographie	343
Index	357

D'Ani à Ani-Pemza (1998-2012)

Remarques sur une mission transfrontalière
dans le vilayet de Kars, le Širak et l'Aragacotn¹

par M. Jean-Pierre MAHÉ

La frontière qui sépare aujourd'hui la Turquie de l'Arménie a été fixée, en droit, le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk, où Lénine a conclu avec l'Allemagne un traité prévoyant la cession à la Turquie de la région de Kars, conquise par la Russie sur l'Empire ottoman en 1877-1878. En fait, Lénine disposait ainsi du sort d'un territoire qu'il ne contrôlait plus, et qui fut rattaché par les Alliés, le 21 avril 1919, à l'éphémère République d'Arménie. Le retour de Kars à la Turquie ne devint possible qu'après la suppression de l'indépendance arménienne, le 29 novembre 1920, et son intégration à l'empire soviétique².

Ani et le Širak

Modeste affluent de la rive gauche de l'Araxe, la rivière Axurean, appelée en turc Arpaçay³, qui marque depuis 1920 la limite entre les deux États, était jadis bordée de

1. Pour élargir les perspectives historiques et humaines des recherches archéologiques rapportées dans ce volume, j'ai jugé utile de rassembler ci-dessous certaines notes prises sur le terrain à l'appui ou à l'arrière-plan de nos fouilles.

2. A. et J.-P. MAHÉ, 2012, p. 495, 512-513, 523.

3. « Rivière de l'orge », en raison de la culture céréalière dominante dans le Širak.

part et d'autre par le même canton (*gawar*) arménien, le Širak, antique Siracène, que les Ourartiens nommaient « Terre d'Ēriaxi »⁴. Au VII^e siècle, l'énoncé des problèmes arithmétiques du savant Anania Širakac'i évoque la place centrale de ce cours d'eau et l'activité des pêcheurs de la région⁵.

Haut plateau fertile, le Širak est cerné de chaînes montagneuses traversées par des cols à 2500 m d'altitude. Malgré la rigueur de l'hiver et l'ampleur des écarts saisonniers, ce fut depuis toujours une terre céréalière, où l'orge prévaut en altitude⁶. C'est pourquoi, selon les antiques épopées orales sur le peuplement du canton, Aramaneak, descendant de Hayk, patriarche légendaire des Arméniens⁷, aurait attribué ce terroir à Šara, le plus goulu de ses descendants. À qui ne sait régler son appétit, le proverbe réplique: « Si tu as le gosier de Šara, nous n'avons pas les greniers du Širak »⁸.

Rebelle à l'empire d'Ourartou (IX^e-VI^e s. av. notre ère), le Širak fit partie, après l'effondrement de l'empire achéménide, des premiers royaumes arméniens orontide (331-188 av. J.-C.) et artaxiade (188 av. J.-C.-6 apr. J.-C.). Au temps des Arsacides (66-426), le premier roi chrétien, Tiridate IV (298-330) le donna, vers 314, au prince Kamsar, qui avait accepté le baptême⁹. Les Kamsarakan conservèrent ce domaine jusqu'en 786, quand ils durent le céder au prince Bagratuni, Ašot le Carnassier¹⁰. On a retrouvé en 2001, sous la basilique de T'alın, datant du V^e siècle, une salle hypogée, sépulture familiale des Kamsarakan¹¹.

Pendant l'occupation arabe (652-884), le Širak joue un rôle important lors de la révolte de 772-774. C'est à Koumaïri, l'actuelle Gyumri, que les Arméniens gagnèrent une importante bataille contre l'occupant¹². Cependant, les Arabes reprirent l'avantage et le pays fut une dernière fois dévasté en 852, par l'armée de Bougha¹³. À cette époque, Ani n'était encore qu'une forteresse, ancienne gazophylaxie des princes Kamsarakan.

À partir de 860, Ašot Bagratuni le Grand réussit, depuis ses domaines du Širak, à rayonner sur l'Arménie tout entière¹⁴. Reconnu roi par les Arabes en 884, il continue

4. D'après l'inscription du roi Argišti I^{er} vers 774 avant notre ère, gravée sur un rocher de Marmašēn; *Gyumri*, 2009, p. 14-15. Ce toponyme semble apparenté au nom de l'Araxe: Erax ou Arax en arménien.

5. Anania Širakac'i, problème n° 7: « J'étais à Marmet, à la cour des Kamsarakan. J'allai au bord de la rivière nommée Axorean. Je vis des bancs de poissons et je fis lancer le filet »; n° 10: « On attrapa une seiche à Marmet sur l'Araxe »; cf. T. GREENWOOD, 2011, p. 162-163.

6. C'est également le cas dans la région géorgienne voisine, le Ĵawaxk' (en géorgien Ĵavaxeti, dérivé de Ĵavaxi « orge »).

7. Qui se nomment eux-mêmes Hay.

8. MX I, 12 (J.-P. MAHÉ, 1993, p. 125).

9. MX II, 90 (J.-P. MAHÉ, 1993, p. 244).

10. Asolik, II, 2 (T. GREENWOOD, 2017, p. 173); Vardan, § 41 (R. W. THOMSON, 1989, p. 182).

11. Seul le dallage subsiste, au nord-est de la salle à coupole du VII^e siècle.

12. LEWOND, ch. 40 (B. MARTIN-HISARD, A. HABOKIAN et J. P. MAHÉ, 2015, p. 160-166).

13. Asolik, II, 2 (T. GREENWOOD, 2017, p. 174, 176-177).

14. A. et J.-P. MAHÉ, 2012, p. 121-122, 127-131.

de résider dans son palais de Širakawan. Longtemps marginalisé par la plaine de l'Araxe – axe principal de communication entre Rome et la Perse¹⁵, résidence des rois et des catholicos d'Arménie¹⁶, puis des gouverneurs perses et arabes – le Širak joua un rôle central dans l'histoire arménienne à partir du x^e siècle, quand le roi Ašot III Bagratuni (953-977) décida de bâtir sa capitale au pied de l'antique forteresse d'Ani, sur un éperon rocheux dominant l'Axurean. Ce choix s'imposait pour des raisons stratégiques.

En effet, bien que l'ancienne métropole de Dwin, dans la plaine de l'Araxe, se fût relevée du tremblement de terre qui l'avait anéantie en 893, elle était devenue, depuis la seconde moitié du viii^e siècle, un foyer de colonisation arabe dominé par des émirs solidement implantés dans le pays. C'est pourquoi, tirant les conséquences de deux campagnes difficiles contre Dwin en 955 et 957, Ašot se résolut en 964 à compléter les défenses naturelles d'Ani en érigeant une muraille, qui créait une ville forte au pied de la citadelle abritant son palais¹⁷.

Dès cette époque s'affirme la puissance d'une famille princière, qui, deux décennies avant la conquête d'Ani par les Byzantins en 1045, revendique le nom de Pahlawuni¹⁸. Dans le Širak, ils possèdent d'importants domaines qu'ils conservent jusqu'au seuil du xiv^e siècle, malgré l'invasion seldjoukide de 1064, la conquête géorgienne de 1098 et la domination mongole à partir de 1236.

Le négoce international recherche avant tout la sécurité. Ainsi, malgré l'âpreté des montagnes, les caravanes acheminant la soie et autres denrées précieuses depuis l'Asie centrale jusqu'à la Méditerranée abandonnèrent les plaines et les déserts de Syrie, toujours exposés au pillage, pour passer plus au nord, à travers l'Arménie. Ani devint ainsi, du x^e au xiii^e siècle, un nœud commercial important¹⁹, siège du pouvoir politique et religieux. Sa prospérité rayonna sur l'ensemble du Širak, où se multiplièrent villages, forteresses, églises et monastères, qu'historiens et archéologues souhaiteraient pouvoir embrasser d'un seul regard²⁰.

15. Comme en témoignent les sceaux des marchands retrouvés sur le site d'Artašat; Ž. XAČATRYAN et O. NEVEROV, 2002, p. 245-264.

16. J.-P. MAHÉ, 2001a.

17. En mettant en évidence plusieurs états de ce rempart, les fouilles turques récentes rappellent que les états anciens d'occupation du site d'Ani sont complexes et restent mal connus aujourd'hui.

18. Les plus anciennes inscriptions mentionnant ce nom (datant de 1015 et 1029) se trouvent dans la forteresse d'Amberd. « Vahram, prince des princes », fils de Grigor Magistros, présente son père comme issu « de la souche des Pahlawuni et de la descendance de saint Grégoire, l'Illuminateur des Arméniens » ; cf. K. MAT'EVOSYAN, 2015, p. 47-48, n. 90.

19. Voir la carte « Réseau routier et système défensif de l'Arménie aux X^e-XIV^e siècles », dans *Ani*, 1984, p. 34-35.

20. C'est ce qu'a fait Lewond Ališan en 1881, sans quitter son monastère vénitien.

Montagnes, monuments et frontières

Dans l'histoire, le Širak a des liens étroits avec le canton qui le borde au sud-est, l'Aragacotn, dont le nom signifie « pied de l'Aragac », la montagne qui le domine. Haut de 4095 m, l'Aragac, avec son quadruple sommet, fait face, de l'autre côté de l'Araxe, au Masis, l'Ararat biblique, à double cime, qui s'élève jusqu'à 5165 m. Autant l'Aragac est humide, ruisselant de « dix mille sources »²¹, autant le Masis est aride.

Témoins depuis toujours de la vie du pays, ces hauteurs aux profils caractéristiques et aux tempéraments bien tranchés se sont humanisées au cours des millénaires à force d'être contemplées par les hommes. La légende affirme que les montagnes étaient autrefois des géants, frappés d'un châtement divin pour avoir manqué aux règles de la décence et de la politesse. Ces titans furent métamorphosés en roc pour s'être salués le matin, sans avoir rajusté leur ceinture²²!

Quant à l'Aragac et au Masis, c'étaient deux sœurs se querellant sans trêve et rivalisant en beauté. Dieu prit au mot les malédictions qu'elles échangeaient entre elles: l'Aragac fut vouée à pleurer sans cesse et le Masis à rebuter toute présence humaine²³. Ces créatures gigantesques avaient naturellement des pieds et un dos. Les auteurs médiévaux nous apprennent que le pied de l'Aragac était orienté vers le sud et son dos vers le nord²⁴, tandis que le dos du Masis était vers le sud, et son pied vers le nord²⁵. Les deux rivales se faisaient donc face pour se disputer plus commodément. On en déduira que les hauts plateaux du Širak s'intègrent à un cercle montagneux beaucoup plus vaste, de part et d'autre de l'Araxe.

Durcies par la guerre froide, puis par le blocus des frontières arméniennes, imposé par la Turquie depuis 1988, les tensions géopolitiques, prévalant dans cette région qui s'étend depuis des millénaires à la suture des empires²⁶, suscitent jusqu'à nos jours de graves obstacles à la poursuite des recherches de terrain, naguère entreprises à la faveur de la domination russe, entre 1878 et 1918.

Plusieurs sites et monuments importants²⁷ situés dans le bassin de l'Axurean, soit du côté turc, soit du côté arménien, se trouvent quasiment sur la frontière, inclus dans des zones militaires interdites aux chercheurs. Tel fut longtemps le cas de la

21. C'est la signification du nom de Biwrakan, où se dresse aujourd'hui un célèbre observatoire.

22. A. LANALANYAN, 1969, n° 9, p. 10.

23. A. LANALANYAN, 1969, n° 11, p. 10-11.

24. MX I, 12 (A. et J.-P. MAHÉ [trad.], 1993, p. 124) : « Aramaneak, s'étant établi au creux de cette plaine, en cultive une partie du côté nord, ainsi que le pied de la montagne du même côté. Il donne à la montagne un nom semblable au sien, Aragac, et nomme son domaine Pied de l'Aragac (Aragacotn). »

25. MX III, 23 (A. et J.-P. MAHÉ [trad.], 1993, p. 267) : « Ensuite le roi va sur le dos (*zt'ikambk'*) du Masis chasser dans son canton préféré, en Kogayovit (situé au sud de l'Ararat) » ; cité par A. KALANTAR, 2003, p. 6.

26. Parthes contre Romains; Sassanides, puis Arabes, contre Byzantins; Ottomans contre Safavides.

27. Par exemple Mren, Bagaran, Hořomos, Malasberd, Tignis.

ville d'Ani. Après les fouilles russes de Nicolas Marr²⁸, de 1892 à 1917, les recherches cessèrent jusqu'aux campagnes menées, en 1966 et 1967 par Kemal Balkan et Osman Sümer de l'université d'Ankara, qui se limitèrent à rouvrir d'anciennes fouilles de Nicolas Marr.

L'action menée par M^{me} Beyhan Karamağaralı de l'université Hacettepe d'Ankara, à partir de 1994, fut d'une autre ampleur. Toutefois l'accès à la moitié méridionale de la ville, proche du canyon de l'Axurean et de la frontière arménienne, restait soumis à des permissions exceptionnelles et strictement limitées. De plus, certains sites voisins, comme le monastère de Horomos, nécropole des rois Bagratuni, sont toujours interdits aux touristes comme aux archéologues.

Averti par l'éminent historien de l'art arménien, Jean-Michel Thierry²⁹, des recherches de terrain engagées par le professeur Beyhan Karamağaralı sur le site d'Ani, j'entrai en contact avec Nicolas Faucherre, maître de conférences à l'université de La Rochelle, qui, à la demande de notre collègue turque, avait participé en août 1996 à une expertise réalisée sur place avec le concours du World Monument Fund.

M^{me} Karamağaralı ayant été invitée à l'EPHE en 1997, une « Mission archéologique française d'Ani » fut créée à partir de 1998, avec le soutien du ministère des Affaires étrangères. Commença alors une féconde période de collaboration qui dura jusqu'en 2006, quand M^{me} Karamağaralı fut remplacée par les professeurs Hamza Gündoğdu, puis Yaşar Çoruhlu. Malgré nos efforts, il fut alors impossible de rétablir la mission française.

1. Murailles et fortifications

Quand nous arrivâmes à Ani pour la première fois en 1998, les autorités turques n'avaient pas encore entrepris la restauration de l'enceinte. C'est pourquoi de nombreuses sections de muraille, dégradées par le temps, les intempéries et sans doute l'effet des séismes fréquents dans la région, laissaient découvrir à l'œil nu leur noyau primitif, ainsi que les réparations et les chemisages successifs qui avaient permis de les agrandir par étapes, entre le x^e et le début du xiv^e siècle.

Cette circonstance facilita les premiers travaux de l'équipe, qui se concentrèrent sur l'étude des fortifications³⁰. Le problème était de confronter les données complexes et totalement nouvelles livrées par les sondages, les observations, les mesures et les

28. N. I. MARR, 2001.

29. J.-M. THIERRY, 1994-1995, p. 439-450.

30. Ph. DANGLES, N. FAUCHERRE et J.-P. MAHÉ, 1999; Ph. DANGLES et N. FAUCHERRE, 2001.

relevés archéologiques, avec les informations transmises par les sources épigraphiques ou historiographiques.

Aucun document ne nous renseigne sur la construction des deux forteresses de Kızkale³¹ et İçkale³². La première, isolée sur un pic rocheux à l'extrémité sud du site, au confluent de l'Axurean et de la rivière d'Ani, est le plus ancien ouvrage défensif. On a retrouvé, au sud-ouest, des murs en très grand appareil rectangulaire, qui pourraient avoir constitué une gazophylaxie antique. Le reste des vestiges remonte aux campagnes géorgiennes de 1205-1222.

Dès l'époque hellénistique, une seconde forteresse fut édifiée sur la hauteur située au nord de Kızkale. Il en subsiste des blocs massifs initialement reliés par des crampons métalliques en queue-d'aronde (vers 200 av. notre ère), qui ont été réemployés à l'époque cheddadide (1072-1198), à l'ouest de la muraille nord de l'enceinte de la citadelle, au moins dans une grosse tour quadrangulaire et une muraille percée d'une porte remaniée. Le reste de cette muraille semble contemporain des plus vieilles constructions palatiales (datées de 622), qui furent rénovées à l'époque géorgienne.

Quant à l'enceinte urbaine, on estime généralement que la muraille d'Ašot, qui barre l'isthme de la citadelle et de la vieille ville, fut construite vers 963 en une seule campagne. Malgré plusieurs sondages, nous n'avons pas trouvé d'indices infirmant cette hypothèse. Pourtant, en 2009, quand nous revînmes à Ani pour 48 heures afin de négocier avec le professeur Çoruhlu³³, nous pûmes constater que les vestiges dégagés par l'équipe turque avec des instruments de levage que nous n'avions pas à notre disposition, ont révélé deux strates constructives. Il est aujourd'hui hors de doute qu'une première barrière de défense a été entièrement rechemisée dans un second temps.

Comme nous l'avons constaté au vu des nouvelles fouilles turques, la couche supérieure, d'une excellente qualité, n'a sûrement pas été réalisée en urgence, et elle présente des caractéristiques structurales très proches de la couche inférieure, notamment pour les dimensions et la taille des pierres. Cela soulève de difficiles questions chronologiques.

À partir du moment où la muraille de Smbat a été construite plus au nord, vers 990, la muraille d'Ašot perdait tout intérêt militaire. Il est donc peu probable qu'on l'ait renforcée après cette date. Quant à le faire peu après 960, on ne voit pas quelle menace aurait justifié ces travaux, d'ailleurs totalement ignorés de nos sources.

31. Forteresse de la Jeune Fille. On ne comprend pas bien l'origine, probablement mythologique, de cette appellation. À notre avis, la jeune fille ne saurait être la déesse Anahit, qui est régulièrement qualifiée de « Reine » ou de « Dame » dans les textes arméniens anciens.

32. Forteresse intérieure, c'est-à-dire Acropole.

33. Nous venions de Gyumri en passant par la Géorgie, à cause du blocus des frontières arméniennes imposé par la Turquie.

On observera à ce sujet que la muraille d'Ašot n'est pas mentionnée dans la chronique presque contemporaine de Step'anos Asolik (achevée en 1004). Elle n'est évoquée que dans l'*Histoire* de Vardan (XIII^es.), qui compile des sources aujourd'hui partiellement perdues³⁴. Étant donné que les auteurs anciens font rarement une distinction rigoureuse entre « construire » et « reconstruire », nous formons l'hypothèse que le chroniqueur, qui relate la « construction » d'Ašot en insistant sur la piété du roi garnissant chaque tour d'une chapelle, a tu l'existence d'un ouvrage défensif antérieur sur l'emplacement de ce rempart.

Le mur construit par Smbat comptait initialement fort peu de tours. Plusieurs furent donc rajoutées entre la fin du x^e et le début du XI^e siècle, dont deux portent des inscriptions au nom d'Ašot, Prince des princes. Le même personnage apparaît dans une inscription du village d'Oğuzlu. C'est peut-être l'un des ancêtres des grands princes qui se font nommer Pahlawuni à partir de la seconde moitié du XI^e siècle. Mais il pourrait s'agir aussi du futur roi Ašot IV, ainsi désigné avant la mort de son père Gagik en 1021.

Après la prise de la ville par les Byzantins, en 1045, le Bulgare Aaron, qui avait déjà lutté contre les premières incursions seldjoukes au Vaspurakan, rehausse vers 1055-1056 le mur nord et en renforce les tours sur toute la longueur, comme l'atteste une inscription à la porte ouest de la cathédrale³⁵.

Les étapes 1 (Smbat) et 3 (Aaron) se laissent aisément reconnaître quand on examine les structures intérieures de la tour est de la Porte au Lion. On y observe aussi comment une brèche, sans doute causée par le siège d'Alp Arslan, en 1064, fut comblée par les premiers émirs cheddadides vers 1072. Ce dernier indice est très important parce qu'il permet d'interpréter les récits des chroniqueurs sur l'exploit du conquérant seldjoukide.

Parmi les sources byzantines, syriaques, arméniennes, et arabes³⁶, seuls Matthieu d'Édesse et Ibn al-Atîr reposent sur des rapports de témoins oculaires, arméniens et arabes. Ces deux auteurs s'accordent sur le fait qu'il y eut deux attaques successives: au début du siège, les Turcs lancent l'assaut sur le point le plus faible de l'enceinte. D'après nos études de terrain, il s'agit sans doute de l'angle nord-est, dont le tracé a été modifié³⁷, comme nous l'avons constaté, entre le XI^e et le XIII^e siècle, pour inclure un ravin qui facilitait l'accès au rempart de Smbat. Cependant, cet assaut est repoussé par les défenseurs de la ville. Plusieurs mois après, au moment où les assiégeants

34. Nous avons réuni et traduit les témoignages historiques et épigraphiques sur la construction des murailles d'Ani dans Ph. DANGLES, N. FAUCHERRE et J.-P. MAHÉ, 1999, p. 753-756.

35. H. A. Orbeli n° I, n° 107, p. 38; cf. J.-P. MAHÉ, 2002a, p. 405-406.

36. Réunies par M. CANARD, 1965.

37. Ph. DANGLES, N. FAUCHERRE et J.-P. MAHÉ, 1999, p. 739: le plan du rempart nord fait apparaître les deux tracés.

commençaient à se décourager, un incident soudain désorganise les défenseurs. On peut supposer qu'il s'agit de l'effondrement de la tour est de la Porte au Lion³⁸, touchée par une baliste installée sur une tour de siège fabriquée par les assaillants. Les Byzantins abandonnent le rempart et se réfugient dans la citadelle. Les Arméniens, déconcertés par cette défection, n'arrivent pas à repousser l'assaut des Turcs.

Après les réparations effectuées à partir de 1072, l'émir Manucher reconstruit, vers 1092, une tour située à l'ouest de la Porte au Lion, où il grave une inscription arabe célébrant sa victoire et celle de ses alliés arméniens sur l'Artoukide El-Ghazi³⁹. En 1160, sous l'émirat de Fadlun, l'Arménien Abraham construit une tour au nord-est de l'enceinte⁴⁰.

Quelques inscriptions⁴¹, comme celles de Mxit'arič', de Sargis fils de Samuēl, de Mamxat'un, de Simēon, de Šanuš, de Zaza, de Sargis fils de Gēorg, et de Zak'aria, montrent qu'après le siège de 1207, l'amispasalar Zak'arē (d'une famille kurde arménisée), à qui T'amar, « roi » de Géorgie, a fait don de la ville, a lancé une campagne systématique de rehaussement des murailles et des tours, qui s'est poursuivie après lui jusqu'en 1231.

Malgré l'abondance de ces témoignages épigraphiques, les vestiges sont discontinus. C'est assurément une campagne ultérieure de fortification, menée après l'arrivée des Mongols, qui a donné à l'enceinte sa physionomie actuelle. Elle a concerné toutes les portes et presque toutes les courtines. Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, au temps de l'évêque Yohannēs, mentionné entre 1293 et 1313, des travaux d'agrandissement furent effectués sur tous les ouvrages défensifs. À la différence de la campagne précédente, qui s'étage sur trois décennies et permet à plusieurs familles princières d'élever des tours à leurs noms, avec des décors différents, celle-ci fut rapide et uniforme. Elle est mentionnée dans l'inscription de la porte au Lion⁴², où nous apprenons qu'Ani, rattachée depuis 1258 à l'Ilkhanat mongol, fondé par Hulagu, reçut sans doute, après la révolte de 1261, le statut de *xasijū*⁴³.

D'après les recherches d'Avedis Sanjian⁴⁴ sur la fiscalité au Siwnik', ce terme signifie que les impôts, au lieu d'être collectés directement par les percepteurs mongols ou leurs fermiers, étaient négociés avec l'Ilkhan par le prince local, qui pouvait ensuite les répartir à son gré, en ménageant la population. L'inscription de la Porte au Lion montre que les gouverneurs de la ville, Grigor et Yovannēs, utilisèrent le différentiel

38. Ph. DANGLES et N. PROUTEAU, 2003-2004, p. 504.

39. C. MUTAFIAN, 2001a, p. 105; K. MAT'EVOSYAN, 1992, p. 206 (avec un dessin de l'inscription).

40. H. A. Orbeli n° I, n° 4, p. 2.

41. H. A. Orbeli n° I, n° 2. 3. 5. 7. 8. 10. 11. 15, p. 1-6.

42. H. A. Orbeli n° I, n° 1, p. 1.

43. Littéralement: *xas* (« propre » au Grand Khan mongol), *i jū* (« joyau »).

44. A. K. SANJIAN, 1969, p. 12 (*indjū*).

de recettes fiscales résultant de la modification du statut, en partie pour alléger les impôts et en partie pour financer la dernière campagne de réfection des murailles au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle.

2. Urbanisme, arts et techniques

La problématique de la mission s'est aussi orientée vers l'étude du tissu urbain. Malheureusement, les prospections électromagnétiques effectuées en 2000 par un spécialiste confirmé, le professeur Nicolas Florsch, n'ont pas rendu les résultats escomptés. En revanche, à partir de 2001, les fouilles de Cécile Treffort autour du chevet de la cathédrale ont fourni des informations importantes sur les abords du sanctuaire, ainsi que des données épigraphiques inédites. Ces résultats ont été confrontés avec ceux des fouilles turques effectuées sur les deux axes nord-sud de la ville, et avec les indications très précieuses de l'épigraphie.

La conclusion qui en ressort est la modicité, pour ne pas dire l'absence totale, de l'espace public. Les deux axes nord-sud sont extrêmement étroits, si l'on songe qu'il s'agit certainement des deux voies principales de la cité. De même, le passage voûté à degrés qui descend, le long du monastère des Vierges, jusqu'au pont de l'Axurean, est fort important puisqu'il relie la ville à la route de la soie et que les caravanes, allant de Kars à Dwin, doivent nécessairement l'emprunter. Or, il reste lui aussi, très resserré, coincé entre le mur d'enceinte et une fondation religieuse, qui ne constitue en aucune façon un espace public.

On pourrait s'attendre à ce que la cathédrale, prestigieuse fondation royale, dont le mur méridional fait face à la citadelle et qui servait à la cité de principal lieu de réunion, fût entourée de dégagements importants. Cela ne semble pas avoir été le cas, bien que la masse de l'édifice ait sans doute largement dominé tous les bâtiments environnants.

Presses à huile

On peut prendre le problème par l'autre bout, en prêtant attention aux technologies et au contexte ethnographique. Un bon exemple est celui des presses à huile, dont on a découvert une vingtaine sur le site d'Ani intra-muros. En 1999, M^{me} Beyhan Karamağaralı en a étudié une au nord-ouest de l'église du Sauveur⁴⁵.

45. La description de Marr (publiée dans les rapports de fouilles de 1913) comporte des lacunes et des incertitudes sur le fonctionnement du dispositif.

Deux publications arméniennes viennent compléter les observations de notre collègue turque. En 1955, Gevorg Halajyan, qui avait quitté la province anatolienne du Dersim en 1914, à l'âge de 29 ans, a décrit la presse à huile de son village natal de Vižan, datée par une inscription⁴⁶: « Par la volonté de Dieu, et à la demande d'Arak'el, fils de Mesrob, dans la maison de Melik' Awak', j'ai construit cette presse à huile en l'an 495 (= 1046) », c'est-à-dire juste dix ans après la presse à huile de l'église du Sauveur.

D'après le plan joint à la description, la presse était installée dans une maison rectangulaire, dont les murs extérieurs – bâtis en gros blocs de basalte – mesuraient plus d'un mètre d'épaisseur. L'intérieur était divisé en deux pièces inégales par une cloison de 50 cm. La presse à huile se trouvait dans la petite pièce; elle consistait en deux poutres parallèles de 12 mètres de long, dont une extrémité était engagée dans le mur et l'autre supportait une grosse pierre circulaire servant à écraser les graines de lin; elle était actionnée par une vis de pressoir en chêne fixée au plafond. La grande pièce abritait un four et une énorme meule tournée par un attelage de bœufs dont on bandait les yeux pour leur éviter le vertige. Les chariots de graines arrivaient de l'extérieur par une grande porte.

Les graines étaient d'abord ramollies à l'eau chaude, puis elles étaient concassées sous la meule. Ensuite, elles étaient séchées dans le four. Après quoi, on les mettait dans des sacs en peau de chèvre, servant de filtres, qui étaient placés sous la presse. L'huile tombait directement dans des jarres installées dans une fosse. La capacité de la presse était d'un tomar (256 kg d'huile)⁴⁷.

Le montage et le démontage de ce type d'installation trouvent un écho amusant dans l'épopée populaire des *Trompe-la-mort du Sasun*. Dans l'édition de Dikran Tchitouny⁴⁸, célèbre ethnologue né à Van en 1881 et mort à Paris en 1960, un épisode raconte comment les deux géants, Sanasar et Baltazar, décident de sauver une jeune fille livrée à un dragon, qui s'apprêtait à la dévorer au sommet d'une haute montagne. Cherchant une arme pour frapper le monstre, ils passent à côté d'une presse à huile. Aussitôt Sanasar, l'aîné, deux fois plus grand que son cadet, retire les deux poutres; il s'empare de la meule et invite son frère à prendre l'autre pierre: « toutes les deux sont rondes, avec un trou au milieu; passons-nous-les au bras et montons joyeusement vers la montagne ». Ils tuent le dragon, délivrent la jeune fille. Baltazar voudrait laisser les pierres sur le champ de bataille, mais Sanasar l'oblige à les reprendre et à les déposer à la porte de la presse à huile. Les villageois protestent: « Comment faire pour les remettre en place? – Et comment avez-vous fait la première fois? répliquent les géants

46. G. HALAJYAN, 1973, p. 125-129.

47. Une presse à huile du XV^e siècle a été restaurée à la porte du monastère de Tat'ew. On peut voir une maquette en coupe de ce type d'installation au musée ethnologique de Sardarapat.

48. D. TCHITOUNY, 1942, p. 157-165; épisode parallèle dans F. FEYDIT (trad.), 1964, p. 137-140.

Historique de la mission

À Ani (1998-2005)

Notre mission, initialement appelée « Mission archéologique française à Ani », fut créée en 1998 à Paris, sous la direction de Jean-Pierre Mahé, avec pour objectif l'étude du site médiéval d'Ani, situé en Turquie orientale, à 40 km à l'est de Kars à la frontière arméno-turque. Ses activités se sont poursuivies pendant huit ans d'une manière régulière jusqu'en 2005.

Proclamée nouvelle capitale du royaume bagratide d'Arménie en 961, la ville d'Ani a subi plusieurs invasions successives et finit par être abandonnée par ses habitants à partir du ^{xiv}^e siècle. Le site d'Ani restait inexploré depuis la fin des campagnes dirigées par Nicolas Marr (1892-1893 et 1904-1917) à l'exception de quelques interventions ponctuelles¹. C'est en 1989 que Beyhan Karamağaralı, de l'université Hacettepe d'Ankara, est désignée comme conservateur du site. Ses activités annuelles dans la ville médiévale ont consisté en des travaux de déblaiement, de décapage ou de fouilles archéologiques jusqu'en 2005, date à laquelle elle a été écartée de son poste de conservateur du site par les autorités du pays.

À la suite d'une suggestion de Nicole et Jean-Michel Thierry, qui avaient remarqué une reprise des activités archéologiques à Ani, lors d'une de leurs nombreuses visites d'exploration dans la région, B. Karamağaralı a été invitée en mai 1997 pour une série de cours à la Sorbonne. Cette prise de contact direct avec la responsable chargée de l'étude et de la préservation d'Ani créa les conditions d'une collaboration entre deux équipes. Les membres de la Mission française étaient alors considérés comme les « invités » de B. Karamağaralı, qui procurait les permis indispensables des autorités

1. En 1966 et 1967 Kemal Balkan et Osman Sümer, de l'université d'Ankara, reprirent les fouilles archéologiques à Ani. Ils déblayèrent les deux bains déjà fouillés par l'équipe de Marr.

militaires turques ainsi que du ministère de la Culture. Cette activité de la Mission française à Ani n'aurait par ailleurs pas été possible sans la subvention du ministère des Affaires étrangères (Division des Sciences sociales et de l'archéologie). En raison des contraintes administratives qui s'imposaient sur le site, nos recherches ont été réalisées avec une équipe restreinte et durant des séjours limités dans le temps sur le site même, à savoir à peine une douzaine de jours pleins chaque année.

Sur le terrain, une collaboration effective animait les deux équipes, mais chacune intervenait dans un secteur séparé, bien déterminé. Selon ce partage des tâches informel, l'équipe turque concentrait son intervention sur l'étude de l'ouverture des grandes voies de communication de la ville: la rue principale, de la porte au Lion jusqu'au sud de la mosquée dite de Manuč'ē, l'axe nord-sud parallèle à la rue principale, enfin le passage orienté est-ouest, au nord de la cathédrale. Ces voies pavées de l'ancienne cité, dotées d'une canalisation centrale enterrée et bordées de part et d'autre d'échoppes, de hammams ou de résidences, ont été également déblayées et partiellement fouillées. Les domaines concédés à l'équipe française étaient surtout l'étude du système défensif, la réalisation du plan topographique général et les monuments chrétiens de la ville. La carte la plus complète du site d'Ani connue à cette date (Marr-Orbeli) ne donnait aucune représentation précise des remparts. On ne sait si le sujet avait été ignoré ou simplement occulté durant les années de campagnes de Marr ou si les documents concernés étaient restés inaccessibles jusqu'à nos jours. L'équipe française a d'abord eu comme objectif de combler cette étrange lacune.

Nous avons voulu, avant tout, connaître l'ensemble des moyens de défense dont disposait la ville. Pour comprendre leurs spécificités typologiques, pour essayer d'établir une chronologie de leur mise en place, il a fallu passer par une phase d'enregistrement systématique des ouvrages: tours, portes, courtines, gabarits, appareillages, auxquels ont été ajoutées toutes marques lapidaires, caractéristiques des mortiers utilisés, identification des outils de taille, etc. Ces observations ont été complétées par des analyses en archéologie du bâti et par des relevés en plan et élévation. Pour chaque ouvrage nous avons effectué un enregistrement systématique des vestiges épigraphiques et décoratifs: xáč'k'ars, décoration sculptée, décoration en marqueterie de pierre ou faïences incrustées. Commencés sur l'enceinte nord de la ville, les relevés et les analyses ont été étendus sur l'ensemble des fortifications urbaines du site: la citadelle, le secteur du couvent des Vierges, à l'extrémité sud du site promontoire de Kizkale, le secteur de Tigran Honenc', celui du palais dit « du Baron », mais aussi les ouvrages de défense isolés. Les données recueillies pour chaque ouvrage ont constitué un ensemble de fiches complété par un inventaire photographique. Les informations recueillies durant les premières années de l'intervention de la Mission française sur l'enceinte septentrionale sont d'autant plus précieuses que les récentes restaurations ou reconstructions des ouvrages ont modifié sensiblement l'aspect de ce monument,

Historique de la région

Les études qui ont été conduites dans la République d'Arménie entre 2007 et 2012 ont eu pour cadre géographique et administratif deux provinces (*marz*), l'Aragacotn et le Širak. Le nom de la première, qui signifie littéralement « le pied du mont Aragac », plus haute montagne de l'Arménie, désigne donc la plaine qui s'étend sur la rive gauche de l'Araxe entre Maseac'otn (le pied de l'Ararat) et les pentes de l'Aragac. Le chef-lieu actuel de la région est Aštarak, mais c'est autour de T'alín, l'un de ses centres urbains, que se sont déroulées les fouilles de deux sites, Daštadem et Aruč. Le Širak, province de l'Arménie actuelle, est une entité connue dans l'Antiquité grecque, chez Ptolémée par exemple, sous le nom de Sirakēnē; sa capitale actuelle, Gyumri – qui a repris ce nom après avoir porté celui d'Alexandropol pendant la domination russe, puis de Léninakan sous domination soviétique – est également attestée très anciennement sous le nom de Koumaïri. Si nous ne sommes intervenus lors de nos cinq années de présence sur le terrain que du côté arménien de la frontière, il faut garder à l'esprit que la province médiévale du Širak comprenait également un nombre important de territoires en Turquie actuelle et que ses capitales historiques, Bagaran, Širakawan, puis Aní, s'y trouvaient. Le fleuve Axurean matérialise une partie de la frontière avant de s'en éloigner vers l'est et de partager la province du Širak du sud au nord.

Pour rester dans une présentation géographique, il convient dès l'abord de se fonder sur les sources médiévales et de citer une œuvre incontournable, l'*Ašxarhac'oyc'*. Celle-ci, sujette à controverse pour ce qui concerne sa datation, est généralement attribuée à un savant arménien natif de la région étudiée, Anania Širakac'i¹. Dans

1. R. H. HEWSEN, 1992. La présentation de l'œuvre et le long rappel historiographique faits en introduction (p. 1-35) permettent de se faire une idée rapide sur cette œuvre singulière. L'étude la plus complète et la plus récente sur les circonstances de rédaction de cette œuvre et sa date est celle de C. ZUCKERMAN, 2002, p. 255-274. L'auteur propose, aux pages 261-268, de dater la version longue de la décennie 660 et la version courte environ une décennie plus tard.

le cadre de la division proposée par celui-ci, Aragacotn et Širak appartiennent à la province de l'Ayrarat, cœur de l'Arménie historique².

Širak et Aragacotn à la suite des invasions arabes

L'œuvre d'Anania, d'après les études les plus récentes, a certainement été rédigée au moment des invasions arabes, qui vont servir de point de départ à notre présentation historique³. Il n'est pas aisé de retracer la chronologie exacte de ces invasions en raison des divergences des sources arméniennes et arabes. Pour ce qui concerne les sources arméniennes, deux témoins majeurs doivent être cités, le Pseudo-Sebēos⁴ et Lewond⁵, le premier certainement témoin oculaire des premières incursions, le second seul à rapporter les événements des années 662-770. En croisant leurs informations avec celles des sources arabes, on peut dater les premières incursions arabes dans le sud-ouest de l'Arménie des années 639-640, après que les Arabes ont conquis la Syrie et mis fin à l'Empire perse. Les sources arabes s'accordent à dire que la plus grande invasion de l'Arménie, celle qui soumit pour la première fois le pays à l'autorité effective des Arabes, eut lieu sous le califat de 'Uthmān, vers la fin de 645-646. Mu'āwiya, gouverneur de Syrie, charge alors Habīb b. Maslama de conquérir l'Arménie. Les années 640-661 sont très confuses, les différents dynastes arméniens jouant un jeu de bascule complexe entre Arabes et Byzantins, en fonction de leur sensibilité et des opportunités offertes. T'ēodoros Rštuni finit par accepter de se soumettre en signant un traité de protection (*amān*) dont les modalités, modérées, sont rapportées par Lewond. Après quelques dernières réticences émanant des Mamikonean appuyés par les Byzantins, la situation se stabilise, le pays étant tout entier sous domination arabe, mais avec un prince (*išxan*) arménien, Hamasazp (654-661), puis Grigor Mamikonean (661-685). La région redevient un terrain de lutte entre Arabes et Byzantins, sous le gouvernement de Ašot Bagratuni (686-689), puis de Nerseh Kamsarakan (689-693).

Le détail de ces vicissitudes historiques importe moins ici que la constatation du grand développement économique et culturel de la région considérée durant cette période. Deux de ses *išxan* sont à l'origine de la construction de splendides monuments se trouvant à proximité immédiate de nos terrains d'investigation : les

2. R. H. HEWSEN, 1992, p. 65 et les explications données en note 217, p. 214-215.

3. Pour une présentation synthétique en français, B. MARTIN-HISARD, 2008, p. 213-241 et, plus récemment, A. et J.-P. MAHÉ, 2012, chapitre 4 « Califat 639-884 », p. 105-125.

4. G. V. ABGARYAN, 1979 ou SEBĒOS, 2005. Traduction anglaise dans R. W. THOMSON, J. HOWARD-JOHNSTON, T. GREENWOOD, 1999; pour une présentation de l'auteur et du contexte, voir vol. 1, p. XI et suivantes.

5. B. MARTIN-HISARD, A. HAKOBIAN et J.-P. MAHÉ, 2015.

Monuments de la haute vallée de l’Axurean

Du monastère de Marmašen jusqu’à Gyumri, situé à une dizaine de kilomètres au sud-est, l’Axurean coule en bordure d’un vaste plateau basaltique, établi entre 1 550 m et 1 650 m d’altitude, au centre duquel l’ancienne Alexandropol s’est développée à partir du milieu du XIX^e siècle. La bordure orientale de la vallée est formée de falaises et de reliefs d’effondrement du plateau basaltique, depuis longtemps favorables à l’implantation des hommes. Le témoignage le plus ancien en est l’inscription laissée par le souverain d’Ourartou Argišti I^{er} (786-764 av. J.-C.), dont les caractères cunéiformes inscrits dans une paroi de basalte sont parfaitement conservés (fig. 1). La ressource en eau issue du plateau y était probablement abondante. À la période moderne, elle a suscité la création de plusieurs petits lacs artificiels.

Le monastère de Marmašen a bénéficié, dans cet environnement, d’une position particulièrement favorable (fig. 2 et 2a) : l’intérieur d’un méandre de la rivière, dont l’isolement est renforcé au nord par le vallon d’un petit affluent en rive gauche. Ses quatre églises sont élevées entre 988 et 1029, puis restaurées au XIII^e siècle. Elles étaient entourées de divers bâtiments de service et d’un mur d’enclos. Sur la colline au nord, au-delà du ruisseau, les restes d’une petite chapelle subsistent au milieu d’un cimetière, où les tombes modernes voisinent avec les vestiges de xač’k’ars plus anciens. À la fin du X^e siècle, la région était la propriété de la famille princière des Pahlawuni, dont les possessions, qui s’étendaient au sud de l’Aragac, comprenaient les forteresses d’Amberd et de Bjni. Le monastère fondé par Vahram Pahlawuni (998-1029) était le site funéraire de la dynastie¹, qui joue un rôle éminent dans les dernières décennies du royaume bagratide d’Ani. À la fin du X^e siècle, Grigor Pahlawuni, neveu de Vahram, fait édifier à Ani une église dédiée à saint Grégoire.

1. K. J. BASMADJIAN, 1929-1930, n° 212.

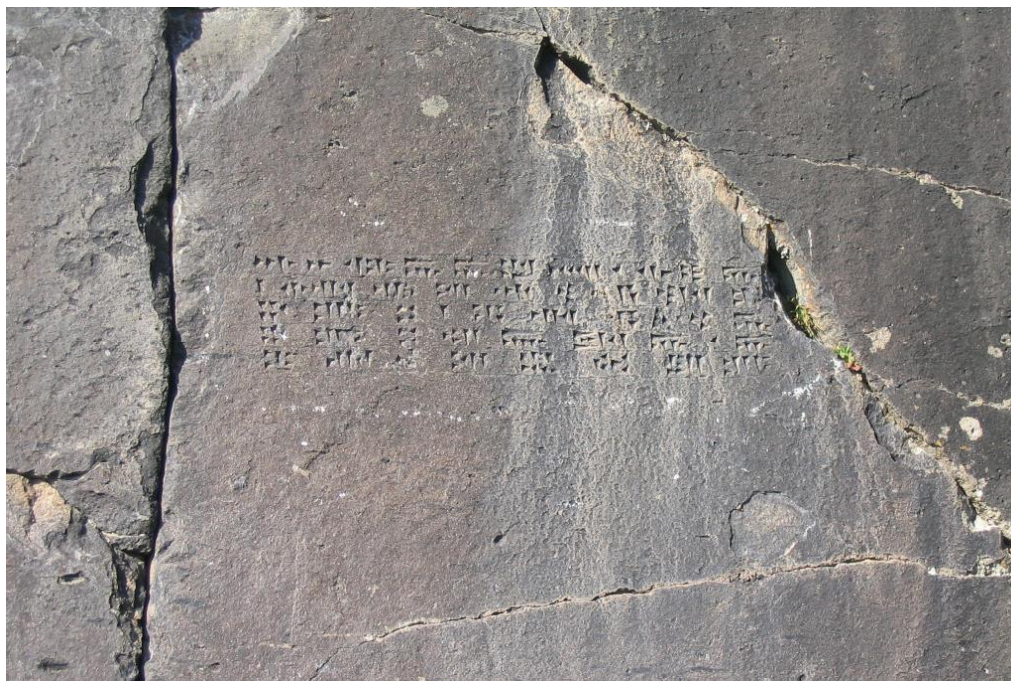


FIG. 1. – Inscription d'Argišti I^{er} dans la falaise basaltique sous Vahramaberd (cl. Ph. Dangles, 2003).

Au sud de Marmašen, le relief de la falaise basaltique a dégagé deux éminences, dominant la plaine d'une cinquantaine de mètres: deux plateaux également étroits et longs, cernés de pentes abruptes, tous les deux occupés par un petit établissement fortifié. Entre ces deux sites, le coteau aujourd'hui désert conserve les vestiges de villages, de cimetières (certains en usage jusqu'au XIX^e s.), d'églises et d'au moins une installation de pressoir à huile.

On appelle aujourd'hui Vahramaberd le plus septentrional de ces sites, à moins d'un kilomètre à l'est du monastère de Marmašen, et le second Tirašen, 3,5 km plus au sud. Ces appellations sont modernes. L'ensemble de la toponymie de la région a subi des changements fréquents au gré des occupants successifs. Les appellations actuelles sont la conséquence d'une division administrative au deuxième quart du XX^e siècle. Si le nom de Marmašen est attesté dans différentes inscriptions lapidaires et est connu des chroniqueurs, on ignore la date à partir de laquelle la localité fut appelée Łanlija, nom d'origine turco-persane utilisé par les voyageurs ou les archéologues qui ont visité la région au XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle. À la même époque, deux villages situés dans l'environnement immédiat du couvent portaient respectivement les noms de Łanlija Marmašen-supérieur et Łanlija Marmašen-inférieur. Dans les

De l'église au fortin : le site d'Axurik

Le village d'Axurik s'inscrit sur la berge occidentale de l'Axurean, au sud-est de l'agglomération de Gyumri. Il est distant de 4,5 km environ du site de l'ancien village d'Erazgawors au sud, lui-même proche du confluent de l'Axurean et de la rivière de Kars. En aval du confluent, qui s'effectue aujourd'hui dans le lac de barrage mis en eau en 1981, le cours de l'Axurean devient frontalier, puis s'engage dans une gorge creusée dans les épaisses couches de tuf et de cendres volcaniques, jalonnée par les ensembles patrimoniaux majeurs de Hořomos, Ani, Malasberd, Ereruk*, etc.

Au nord du barrage, en revanche, les vallées sont encore amplement ouvertes, les cours d'eau serpentent dans des plaines alluviales bordées de coteaux aux pentes plus ou moins prononcées où les villages se sont établis. Sur la berge turque, le modeste village de Ćetindurak occupe aujourd'hui le site de l'ancienne řirakawan, première capitale bagratide dans la région au IX^e siècle, avant l'émergence d'Ani. À la fin du XX^e siècle, sur la berge arménienne, au bénéfice d'un relief un peu plus marqué, on a transféré les villages de la vallée condamnés par la mise en eau du barrage, et les nouveaux villages ont repris les toponymes anciens et prestigieux de řirakawan et de Erazgawors.

Le site archéologique d'Axurik se trouve à l'extrémité sud du village actuel, à une altitude de 1474 m, à 150 m à l'ouest de la rivière Axurean, qui coule une dizaine de mètres en contrebas. Comme Erazgawors avant son abandon, le village actuel constitue manifestement une unité de peuplement moderne, basée sur une trame régulière, ici orientée nord-est-sud-ouest en fonction des pentes du coteau. Le nom moderne du village est probablement façonné sur celui de la rivière qui le borde. Le village ancien, aujourd'hui complètement disparu, se trouvait au sud de l'église. Son nom ancien, Karakilisa Turki (l'église noire des Turcs), est resté usité jusqu'en 1935. La population

turque en a été chassée lors de l'arrivée d'Arméniens des régions de Muş et de Kars, fuyant le génocide au début du xx^e siècle. L'église, bâtie en tuf noir, aurait été ruinée par un puissant tremblement de terre survenu en 1926¹. Ses vestiges ensevelis (fig. 1 et 2) ont été déblayés peu avant 1996, mais elle reste inédite et les archives des travaux de dégagement sont pour l'instant introuvables². Bâti pendant la période soviétique de l'Arménie, le village moderne ne comportait pas d'édifice culturel. En 2004, une petite chapelle simple a été bâtie à proximité immédiate des ruines de l'ancienne église. Dès avant la construction de cette chapelle, la ferveur populaire entretenait un minuscule oratoire spontané au-dessus de la travée occidentale de l'église ruinée, interdisant ainsi son dégagement complet.

Les études

La mission archéologique française d'Ani-Pemza est intervenue à deux reprises sur le site de l'église d'Axurik. Dans un premier temps (août 2007), il a fallu procéder au débroussaillage du site, puis au retrait des gravats de tous ordres accumulés par les villageois après les déblaiements des années 1990. Ce premier travail a permis de retrouver le plan de la moitié orientale de l'édifice (fig. 3) et de bien identifier les deux ensembles d'ouvrages à caractère défensif qui y ont été accolés. L'ouvrage abouté à l'angle sud-est de l'église a été nettoyé et relevé précisément.

La campagne 2008 a permis de reprendre l'étude en poursuivant le dégagement de la façade nord-ouest de l'église, jusqu'à l'angle de la façade occidentale. La profondeur d'enfouissement des vestiges dans ce secteur et la présence d'aménagements modernes sur le remblai ont contraint à un travail en tranchée étroite et limitée. Parallèlement, le retrait des terres accumulées depuis les dégagements de la fin du xx^e siècle a permis de retrouver et de relever le dallage de pierre de l'église dans deux secteurs de la travée centrale: au contact du mur nord et aux abords de la porte sud. Les interventions menées par l'équipe française sont donc restées limitées au nettoyage du site, à l'observation et l'enregistrement des vestiges bâtis. Ne comprenant pas de fouilles en stratigraphie, elles n'ont produit aucun mobilier.

1. En l'absence d'étude sur les peuplements modernes dans la région, les informations relatives à l'histoire du village au xx^e siècle ont été obtenues grâce aux récits de quelques-uns de ses habitants les plus âgés.

2. Quelques photographies conservées aux archives du Comité de sauvegarde des monuments d'histoire et de culture de la République Arménienne à Erevan portent cette date de 1996.

L'église d'Anušavan

À la demande de nos collègues arméniens, nous avons procédé au dégagement des vestiges d'une petite église située à 2,5 km environ à l'est du village d'Anušavan, au nord de la ville d'Art'ik. Le site occupe le versant sud du vallon d'un ruisseau temporaire, à l'écart des routes et des bourgs actuels. Le sommet de l'Aragac se situe à 20 km environ au sud-est.

Quelques pierres des premières assises de l'abside de l'édifice ont été mises au jour incidemment il y a quelques années. La ferveur des villageois s'y est attachée. Quelques blocs ont été ajoutés pour former un petit oratoire sommaire. Récemment, à la suite d'un don, les villageois ont souhaité entreprendre la construction d'une chapelle neuve à côté de l'ancienne, et commencé l'approvisionnement de pierres et de granulats. Les responsables du patrimoine régional ont bloqué cette initiative, arguant de la sensibilité archéologique du site. Les autorités religieuses, qui s'attachent à contenir la prolifération de ces manifestations médiocrement bâties de la piété populaire, ont pour le moment refusé de donner l'accord préalable indispensable à sa consécration.

Les travaux de dégagement¹ ont permis de mettre au jour l'assise inférieure du soubassement à gradins du mur oriental de l'église, d'une partie du mur sud et, sur quelques blocs seulement, du mur nord (fig. 1 et 2). Il n'a pas été possible de reconnaître la position du mur occidental, qui aurait permis de reconstituer le plan d'ensemble de l'église. Au regard de l'état des vestiges, et du fait de la pente du terrain, il est probable que ce mur a été intégralement démonté.

1. Les travaux de dégagement de la chapelle ont été menés sur trois jours par deux membres de la mission (Ph. Dangles et M. Arbelet) avec l'aide d'ouvriers mis à disposition par le village.



FIG. 1. — Plan et coupe transversale. Relevé M. Arbelet et Ph. Dangles, dessin Ph. Dangles.

Gusanagiwl face à Tignis

Les vestiges du fortin de Gusanagiwl se situent sur le versant oriental de la vallée de l'Axurean/Arpaçay, à 14 km environ au sud du Gyumri, à une altitude de 1510 m. L'ouvrage à vocation défensive n'exploite pas pour autant une des positions nettement dominantes, en rebord du coteau, qu'occuperont au xx^e siècle les bourgs modernes voisins de Širakawan et d'Erazgawors. Il s'inscrit au contraire dans le paysage du vallon d'un petit affluent de l'Axurean qui, en entamant le profil du coteau, permettait vraisemblablement un accès plus aisé à la vallée. Dans ce contexte légèrement déprimé, les vestiges bâtis s'établissent cependant sur un point haut, formé par un socle basaltique émergent, qui permet malgré tout au fortin de dominer son environnement immédiat et de découvrir largement le paysage vers l'ouest (fig. 1). Au pied du fortin subsistent, dans le village moderne, les ruines de nombreuses maisons – au nord, à l'ouest et au sud du tertre, témoins d'un village dont l'ancienneté n'est cependant pas établie: son église n'est pas antérieure au xix^e siècle, période à laquelle s'installent des populations issues de la région d'Alaškert (aujourd'hui Eleşkirt en Turquie). Le bourg était appelé Kap'li jusqu'en 1977¹.

Le fortin de Gusanagiwl n'est documenté par aucune source historique ou épigraphique connue. Le monument est brièvement présenté par T^c. T^coramanean², à qui on doit également plusieurs photographies prises au début du xx^e siècle (fig. 2 et 3). Elles montrent les vestiges dans un état de ruine relativement proche de celui que nous connaissons aujourd'hui. Les vestiges de l'unique tour d'angle conservée

1. Nom à consonance turque dont l'étymologie n'est cependant pas explicite: peut-être *kaplı*, « doté d'une porte » ?

2. T^c. T^cORAMANEAN, 1948, p. 239-240.



FIG. 1. – Fortin de Gusanagiwl, vue générale depuis l'est. Cl. Ph. Dangles, 2007.

sont cependant très amoindris, et la sape du pied des murs a beaucoup progressé. L'auteur propose de dater la construction de l'ouvrage du XIII^e ou du XIV^e siècle³. Un relevé récent en plan, conservé aux archives du Comité de sauvegarde des monuments d'histoire et de culture de la République d'Arménie, dressé par G. Sirinean en 1978, est apparemment demeuré inédit.

Les vestiges du fortin de Gusanagiwl (fig. 4) se résument aujourd'hui à deux hautes élévations montées en maçonnerie fourrée de tuf gris sombre, sur un soubassement de blocs bruts de basalte empilés, formant les deux longs pans d'un ouvrage de plan barlong, de dimensions 24,50 m par 14,50 m environ, dont le grand axe est orienté nord-est/sud-ouest. Ces deux élévations ne sont pas rectilignes, mais forment un angle très ouvert en leur milieu. Les deux angles sont occupés par deux petits saillants de plans quadrangulaires: celui du front nord-ouest est une tourelle-contrefort, dont l'espace

3. T. TORAMANEAN, 1948, p. 133.

Le site fortifié de Daštadem

Contexte géographique

Le site fortifié de Daštadem se trouve à l'altitude moyenne de 1450 m, dans les pentes du mont Aragac dont le sommet, culminant à 4050 m, est distant de 35 km environ en direction est/nord-est. Issu du cratère de cet ancien volcan, le vaste plateau basaltique et andésitique offre au site du fortin une position dominante sur l'immense paysage formé par les épais dépôts de tufs volcaniques et les dépôts alluviaux du bassin du Širak, qu'entaillent les vallées de l'Axurean et de l'Araxe (Arak's). Vers le sud, la vue s'étend sans obstacle jusqu'au mont Ararat (5165 m), à une centaine de kilomètres (fig. 1). À l'ouest émerge, à 1600 m d'altitude environ, un petit cône isolé, et en arrière-plan le mont Arteni (2047 m), second pôle volcanique de la région au Quaternaire, caractérisé par ses dépôts de rhyolithe et d'obsidienne¹. Dans ce vaste paysage globalement en pente vers le sud-ouest, l'écoulement des eaux a creusé deux vallons, l'un faiblement marqué à l'ouest, un autre plus nettement engorgé à l'est, qui contribuent à dégager la légère éminence occupée par la forteresse (fig. 2). Pas d'eau en revanche sur le site lui-même, où ce lourd handicap est pallié par le creusement de citernes dans le rocher.

Au nord de Daštadem, jusqu'au-delà de la ville de T'alın, distante d'environ 5 km, les pentes restent globalement faibles sur une dizaine de kilomètres. Le village moderne est bâti immédiatement au nord du site fortifié. Construit pour loger les familles ayant fui les massacres perpétrés en Arménie occidentale, qui trouvèrent

1. I. V. CHERNYSHEV, V. A. LEBEDEV, M. M. ARAKELYANTS, R. T. JRBASHYAN et Yu. G. GUKASYAN, 2002, p. 393-398.



FIG. 1. – L'église de Surb-K'ristap'or vue depuis l'enceinte extérieure.
Dans le lointain : le mont Ararat. Cl. N. Faucherre, 2003.



FIG. 2. – Le site fortifié vu depuis le sud. Cl. Ph. Dangles, 2008.

d'abord refuge à l'intérieur du fort lui-même, il ne comporte aujourd'hui aucune construction antérieure au xx^e siècle. Comme tous les villages modernes de la région, il est constitué d'un habitat unifamilial isolé au sein de parcelles de jardins et vergers. L'adduction en eau est assurée à partir de sources captées dans la montagne voisine et d'une petite retenue artificielle, à l'entrée nord du site.

Les pentes s'accroissent en revanche immédiatement au sud du fort, où un réseau de terrasses irrégulières formées par les involutions de la coulée pourrait avoir porté un faubourg primitif, à la porte de la première enceinte. En poursuivant vers le sud

Le complexe monumental d'Aruč

Le complexe monumental d'Aruč (fig. 1) présente avec celui de Daštadem-T'alín d'importantes similitudes, tant pour l'organisation d'ensemble que pour le détail de plusieurs des unités qui les constituent. Les deux sites prennent place dans le même contexte géographique du versant sud-ouest du mont Aragac, jalonnant l'importante route qui en contournait le sommet. Toutefois, malgré leur proximité – Aruč se situe à 20 km de Daštadem – l'environnement d'Aruč apparaît aujourd'hui bien moins imposant et austère que celui de Daštadem-T'alín, le plateau moins élevé (1220 m) étant couvert de dépôts alluviaux plus favorables aux prairies et aux cultures, et plus riche en eau. Comme à Daštadem-T'alín, on rencontre à Aruč trois entités patrimoniales juxtaposées: un caravansérail, un site ecclésial et funéraire complexe et un ensemble associant défense et résidence, inscrit, comme à Daštadem, dans le secteur du site qui présente les caractéristiques topographiques les plus marquées, du fait de la présence d'un vallon escarpé. Le réseau des cours d'eau coulant du nord au sud qui strie le versant a en outre formé, à 2 kilomètres au sud-est d'Aruč, le site de confluence de Šamiran, éperon barré par trois murs d'enceinte qui protégeaient un petit établissement urbain resté mal connu. L'enceinte la plus proche du confluent montre encore clairement les restes de plusieurs saillants et l'emplacement d'au moins une porte.

Le caravansérail

Le caravansérail d'Aruč se situe à 1,6 km au nord du site ecclésial, le long de la route moderne. Son volume de plan barlong (28,50 x 16,50 m) a été restauré en 1960. Ses longs pans sont accostés de contreforts semi-cylindriques qui contrebutent les

murs, épais de 1,00 m environ. Le volume intérieur est subdivisé en trois vaisseaux, larges de 6,00 m pour le vaisseau central et 3,50 m pour les vaisseaux latéraux, séparés par des murs diaphragmes percés de sept travées d'arcs en plein cintre dont les sommiers reposent directement sur une assise continue de fondation. Les trois voûtes en berceaux parallèles, renforcées d'arcs doubleaux amortis sur des consoles, portent la toiture à deux versants, reconstituée en dalles de pierre. L'unique porte est au sud. La conception de l'édifice est donc très similaire à celle du bâtiment primitif du caravansérail de T'alın-Daštadem, et correspond au standard régional des XIII^e-XIV^e siècles¹, illustré par les exemples de Ĵrapi ou du col de Selim.

Les sources littéraires et l'organisation générale du site

À Daštadem-T'alın comme à Aruč, la notoriété des grandes églises du VII^e siècle – dont la restauration vigoureuse au milieu du XX^e siècle est restée inachevée – masque un important déficit d'étude archéologique des monuments et de leurs environnements. Les sites ne sont que rarement envisagés dans leur globalité. Les relations entre les parties qui les composent ne sont pas analysées. Le travail interdisciplinaire conduit sur l'église principale d'Aruč et ses abords immédiats par le Politecnico de Milan² a entrepris de compenser ce déficit en menant relevés et études techniques de l'édifice et de ses décors. L'accompagnement archéologique de ces travaux, même exercé sur un périmètre limité, a suffi à montrer la nécessité de reprendre largement et sans *a priori* les données supposées admises quant à la nature et l'évolution des ouvrages du site, dont les restaurations anciennes ont pu sensiblement altérer la perception.

Les monuments d'Aruč sont évoqués par deux sources historiques principales. Dans son *Histoire de l'Arménie*, rédigée au début du X^e siècle, le catholicos Yovhannēs Drasxanakertc'i rapporte que

« grâce à la providence divine, le pieux *išxan* Grigor Mamikonean posa les fondements de la superbe église du grand domaine d'Aruč; il la construisit à la hâte et la para [telle] la demeure céleste sur terre; et du côté du sud, il mit son palais au bord d'une gorge rocailleuse, dans laquelle une source limpide coulait et bouillonnait à travers les cavités rocheuses et dont les bords ressemblaient au parapet d'un bastion; alors il l'entoura de pierres assemblées solidement et y installa sa résidence ».³

1. V. M. HARUT'YUNYAN, 1960.

2. G. CASNATI, 2014.

3. P. BOISSON-CHENORHOKIAN, 2004, p. 151.

Mobilier céramique des sites d'Erazgawors et de Daštadem

Les campagnes archéologiques réalisées entre 2009 et 2012 sur les sites d'Erazgawors et de Daštadem, ont fourni du matériel céramique principalement daté de l'époque médiévale. Cependant, les différents aménagements qu'ont connus ces deux sites, ont passablement perturbé les niveaux archéologiques des zones sondées. La stratigraphie s'est donc révélée d'une grande complexité. Aussi, la présentation du mobilier archéologique par contexte n'a dès lors que peu d'intérêt. Dans le cadre de cette publication, nous avons fait le choix de présenter les productions médiévales les plus caractéristiques mises au jour sur les sites d'Erazgawors et de Daštadem et de les mettre en parallèle avec du matériel provenant de sites archéologiques d'Arménie mais également de Turquie.

Rappelons ici, de manière succincte, la méthodologie employée pour l'étude de ce mobilier. Le matériel a fait l'objet d'un premier tri destiné à ne conserver que les éléments significatifs ou identifiables ; les formes (bords et fonds particuliers) et les panses de céramiques engobées ou glaçurées. Les éléments tels que les panses de céramiques communes, ont ainsi été éliminés. L'enregistrement des tessons comprend un comptage par unité stratigraphique ainsi que le dessin des formes les mieux conservées. L'ensemble des céramiques a également été photographié sur le terrain. Le comptage n'a pas donné lieu à des calculs statistiques, car les contextes exhumés ont été trop perturbés.

L'inventaire des productions comprend la description des pâtes, de la surface et de la forme des pièces. La caractérisation des pâtes se fonde sur leur aspect, leur couleur, leur densité et sur la présence plus ou moins importante d'inclusions minérales ou

végétales¹. Les pâtes associées aux poteries de cuisson sont généralement grossières et de couleur grise à brune et d'aspect terreux. Parmi les autres pâtes de céramiques communes, on note des pâtes de couleur orange, plus ou moins fines, comprenant des inclusions rouges et des sables opaques. On observe également des pâtes beiges à chamois, moyennement grossières, comportant des inclusions noires et rouges. Les pâtes des céramiques glaçurées, organisées par production, sont détaillées dans le catalogue. On remarque ainsi que les argiles présentes à Daštadem sont très similaires à celles décrites à Erazgawors, ce qui pourrait indiquer des centres de production communs.

Diverses catégories fonctionnelles de céramiques ont été recensées sur les deux sites : principalement des poteries de cuisson et de la vaisselle de préparation et de service, mais aussi quelques céramiques de stockage et de rares objets à usage spécifique, telles les lampes. Les céramiques communes sont de loin les plus nombreuses, tant à Erazgawors qu'à Daštadem. Les céramiques glaçurées se composent en grande partie de plats et coupes de service. Nous présenterons, dans un premier temps, le matériel issu des fouilles de l'église d'Erazgawors, des missions réalisées en août 2009 et août 2010, puis celui provenant des sondages effectués au pied de la citadelle de Daštadem, en août 2012. Ont été sélectionnées pour figurer ici les pièces les plus représentatives de chaque site.

La céramique d'Erazgawors

Contextes

Les céramiques décrites ici proviennent en partie de sondages réalisés à l'extérieur de l'église d'Erazgawors, notamment d'une zone d'inhumation mise au jour au nord et à l'est de l'édifice. Le reste du matériel est issu d'un sondage situé à l'intérieur de l'église. Précisons que les travaux de démontage du monument, entrepris par risques d'inondation à la suite de la construction d'un barrage dans les années soixante-dix, ont fortement perturbé les couches archéologiques.

Catalogue

Parmi les céramiques communes, les poteries culinaires et plus particulièrement de cuisson sont assez bien représentées. Cet ensemble se compose principalement de marmites à anses. La pâte utilisée dans la fabrication de ces ustensiles est de couleur brune à noire, grossière, d'aspect terreux, avec des inclusions noires, des nodules blancs

1. Les descriptions de pâte découlent d'une observation faite à la loupe grossissante.

Conclusion

Héritière de la mission française d'Ani, qui s'était consacrée, de 1999 à 2004, à l'étude de divers ensembles de la célèbre capitale bagratide, la mission d'Ani-Pemza s'est attachée, à partir de 2007, à l'exploration des territoires du nord de la République d'Arménie avec beaucoup d'enthousiasme et une certaine naïveté. Les objectifs scientifiques de ce transport de l'autre côté de la frontière que forme le cours de l'Axurean-Arpa Çay étaient relativement bien établis. Il s'agissait d'abord de contribuer à mettre en perspective, dans un contexte régional élargi, les problématiques élaborées à partir de l'observation des vestiges de l'ancienne capitale, notamment d'un ensemble d'ouvrages restés largement ignorés par l'historiographie traditionnelle: les ouvrages de défense. Cette remise en contexte eut été tout aussi nécessaire à conduire sur le territoire de l'actuelle Turquie, mais les restrictions d'accès imposées aux sites turcs le plus souvent proches de la frontière interdisaient de l'entreprendre efficacement. Le second objectif consistait pour nos équipes à enrichir le corpus des ouvrages défensifs pour la période, dont le site d'Ani présente un échantillonnage riche, mais concentré sur la typologie des défenses urbaines. Le troisième motif justifiant l'exploration de nouveaux sites consistait à chercher à y tester un certain nombre de référentiels techniques: formes des ouvrages, matériaux, mises en œuvre, fragments de décors, etc. qu'il nous avait été possible de commencer à construire sur la base de l'observation des monuments d'Ani. Les vastes ouvrages de défense de la ville, « emboîtés » les uns dans les autres (défenses de la citadelle, enceinte d'Ašot, enceinte de Smbat, ouvrages périphériques), plusieurs fois modernisés jusqu'à l'aube du XIV^e siècle au moins, montrent en effet une certaine variété de dispositions – mais aussi une certaine constance de conception – que la ruine de la ville a laissées, voire révélées, le plus souvent en connexion physique, ce qui permet d'en déduire une relation chronologique indiscutable, rarement identifiable sur des ouvrages plus petits ou plus isolés.

Notre démarche s'est d'emblée trouvée confrontée à un premier ordre de difficultés: il n'existe, pour les territoires que nous prétendions aborder, aucun inventaire systématique ni seulement tant soit peu raisonné des patrimoines conservés. L'histoire de l'art et l'archéologie y ont progressé de manière sporadique, fortement tributaires des enjeux politiques souvent aigus qui marquent l'époque moderne et contemporaine. Cette dépendance peut avoir affecté aussi bien la valeur scientifique de travaux menés, parfois orientés par l'empathie de leurs auteurs avec tels ou tels des protagonistes de l'Histoire. Elle peut aussi en avoir tout simplement affecté les conditions matérielles de réalisation, amputant, par exemple, les entreprises de Nicolas Marr stoppées par la Première Guerre mondiale, ou encore le vaste travail d'enregistrement de l'architecte T'oros T'oramanean, barré par le contexte de la soviétisation de l'Arménie, et réduit à une publication imparfaite post-mortem. Les travaux de fouille et de restauration menés dans la seconde moitié du xx^e siècle sont, de même, le plus souvent restés inachevés et pauvrement publiés, et leur archivage perturbé par le contexte de l'effondrement de l'Union soviétique et des crises de la fin du xx^e siècle.

Ce contexte instable, peu propice aux travaux de terrain, contribue probablement à la survivance, dans l'univers des études relatives à l'Arménie médiévale, d'une tradition d'histoire de l'art qui réduit trop souvent la notion de monument au seul édifice, le plus souvent religieux, considéré hors contexte, et accorde une place excessive à l'analyse typologique et stylistique et à l'épigraphie, au détriment d'approches plus globales, exploitant notamment les données de l'archéologie du bâti ou du sous-sol, encore peu pratiquées et enseignées.

Confrontés à cette situation, nous avons procédé à une forme de prospection, sans doute encore trop empirique, qui nous a permis d'identifier les sites que nous avons choisi d'étudier: prospection menée sur la base des rares publications existantes (celles de T'. T'oramanean principalement) mais surtout sur la connaissance de leur territoire dont ont bien voulu nous faire part nos collègues arméniens, qu'il nous faut une fois encore remercier.

Les sites retenus nous ont paru présenter des vestiges suffisants pour pouvoir être abordés dans les délais contraints de nos sessions annuelles de travail, et avec nos outils limités d'étude et d'analyse: relevés, archéologie des élévations, sondages ponctuels en stratigraphie du sous-sol, sans moyens pour des terrassements lourds. Les sites que nous avons abordés sont généralement totalement dénués de données épigraphiques. Le site de Daštadem fait figure d'exception, puisqu'il conserve *in situ* une inscription en langue arabe de première importance, et que nos travaux, contemporains d'une campagne très intrusive de reprise en main du site par les autorités arméniennes, à des fins touristiques plus que patrimoniales, ont permis de retrouver une seconde inscription, en langue arménienne, et de reconstituer l'ensemble – inscriptions et